

Martin
Steffens

L'amour vrai

Au seuil de l'autre



forum

salvator

Martin Steffens

L'amour vrai
Au seuil de l'autre

L'homme n'est pas fait pour aimer. Il est fait pour mourir d'amour.

Cette vocation est si forte qu'elle contient en elle tous les égarements. C'est ainsi que la pornographie caricature l'amour, en mimant le désir humain de se donner sans réserve. Car l'amour vrai, c'est l'amour au sens fort. L'amour absolument donné et absolument reçu. L'amour comme un don de soi sans retour. L'amour comme accroissement des dimensions du cœur. L'amour comme blessure qu'il faut veiller à ne jamais refermer, dont il faudrait ne jamais guérir.

Cet amour qu'on appelait autrefois « charité » et qui nous fait patienter, telle une prière, au seuil de l'autre.

Martin Steffens, né en 1977, enseigne en khâgne. Il a notamment écrit La vie en bleu (Marabout, 2014), Petit traité de la joie (Salvator, 2011), Prix de l'humanisme chrétien), Rien que l'amour (Salvator, 2016, Prix des libraires religieux) et L'éternité reçue (DDB, 2017).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puisque, voyez, ils se font la promesse de s'aimer toujours, et surtout quand ils ne s'aimeront plus, et mettent au monde le visage de cette folle promesse : leur enfant. Ou bien, comme l'ermite, le consacré, le célibataire, le couple qui n'aura pas d'enfant mais cultivera l'enfance, ils suscitent l'enfance chez celles et ceux que croise leur route.

L'enfant. L'adolescent. L'adulte. Trois âges qui ne sont pas ce que l'on croit. *L'enfance*, c'est *l'adhésion spontanée* au réel. Il est minuit. Du moins l'enfant le croit-il puisqu'il fait nuit. On frappe à la porte. C'est saint Nicolas. Qu'il ait les mêmes chaussures qu'oncle Daniel n'empêche rien. Qu'il s'attarde une bonne demi-heure dans ce foyer quand il doit, en une nuit, en visiter cent mille : peu importe. C'est saint Nicolas, en chair et en barbe fleurie. Le bonheur est venu avec lui, l'enfant le prend comme ça, au pied de la lettre.

Puis vient *l'adolescence*, qui est tout le contraire : non pas l'adhésion spontanée, mais *le refus réfléchi*. Derrière saint Nicolas : une tradition ringarde, le mensonge des parents, la société de consommation. Un bon préjugé est un préjugé mort.

Pour beaucoup, l'âge adulte n'est jamais qu'une adolescence installée. On ne se laisse plus rien raconter. On ne se fait plus avoir. On est dur comme une pierre. Sourd comme un pot. On endosse les soucis du monde comme une cape de douleurs qu'on laisse parfois au vestiaire, le week-end, parce qu'on a quand même bien le droit de s'amuser. Alors on s'aigrit et on vieillit. Le refus est de moins en moins réfléchi, de plus en plus spontané. On râle contre le monde qui se presse à la même heure que soi dans le supermarché. On en veut à cette jeunesse qui fait de sa jeunesse un usage moins judicieux que vous n'en feriez, vous, si vous étiez à cette place qu'ils vous ont un jour prise.

Mais l'adulte, ce n'est pas ça : ce n'est pas le refus spontané. *L'adulte*, c'est même tout le contraire : c'est l'esprit d'enfance,

c'est l'enfance selon l'esprit. C'est la rencontre heureuse de ce qu'il y a de meilleur dans l'enfant et dans l'adolescent : c'est *l'adhésion*, oui, mais *réfléchie*. Réfléchie : nous ne sommes pas naïfs. Habite en nous un grand souci et nos nuits sont souvent blanches. Nous ne prenons plus le bonheur comme il vient. Adhésion *réfléchie*, donc, mais adhésion tout de même. « L'innocence première, disait mon grand-oncle Henri Pompon, c'est d'aimer sans comprendre. L'innocence seconde, c'est de comprendre, et d'aimer quand même. » Je ne crois plus que la tour Eiffel soit le sommet du monde. Ni même de Paris. Je sais le mal qu'en ont dit de grands esprits. Huysmans, par exemple : avec son « allure d'échafaudage », c'est un « suppositoire solitaire et criblé de trous », « chaos de poutres, entrecroisées, rivées par des boulons, martelées de clous », « clocher de la nouvelle église dans laquelle se célèbre le service divin de la haute Banque ». Bref, ce n'est jamais qu'une grosse antenne. Mais j'ai promis à mon fils. Nous marchons à elle pendant deux heures. Tu la vois, maintenant, ton antenne ? Oui, il la voit. Les yeux écarquillés. Je m'émerveille, non de la tour, mais de son émerveillement. Adhésion réfléchie : j'acquiesce sans réserve à son acquiescement sans réserve.

Tant que les adultes véritables, ceux qui vivent de l'esprit d'enfance, mettront au monde leur enfance et leurs enfants, quelque chose dans ce monde restera neuf, premier, primitif, naïf, natif. La vieillesse précoce, c'est au contraire l'adolescence qui dure et s'endurcit : c'est le refus devenu spontané. C'est ne jamais parvenir à cette croissance de l'enfance en soi et hors de soi qu'est l'adulte accompli. Et le mal absolu, c'est de tuer l'enfant, c'est de le pervertir. Ce mal qui, si l'on en croit Jésus, met Dieu hors de lui. « Hors de lui », littéralement – comme une envie, pour le Dieu-Créateur, d'annuler sa Création, de faire machine-arrière. « Celui qui reçoit un petit enfant me reçoit moi-

même. Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits, alors il vaudrait mieux pour lui qu'on suspende à son cou une meule de moulin, et qu'on le jette au fond de la mer². » On dit, pour se plaindre de Dieu, pour pointer son incohérence, et s'assurer, pour se rassurer, de son inconsistance, on dit que Dieu, le bon Dieu, le Dieu-amour, a inventé l'enfer pour y précipiter l'homme. Mais c'est l'homme qui invente l'enfer et qui s'y précipite. C'est lui qui livre ses enfants à la violence du monde. C'est lui qui oublie de protéger la plus belle part de soi, sa part d'innocence. Deux anges arrivent à Sodome. Sodome est une ville, c'est-à-dire un endroit où l'homme a bien appris à se protéger. Où l'homme vit en sécurité, loin de la nature et des bêtes sauvages. Où l'homme s'éclaire lui-même, loin de la nuit étoilée. Où l'homme, en se protégeant, s'est livré à l'homme. Sodome est la ville où règne la sécurité la plus grande : on s'y unit, mais c'est sexuellement seulement, c'est pour se désunir très vite et se prémunir ainsi de toute transmission. Les rapports sexuels y sont sans rapport avec la vie reçue, avec la vie donnée. On s'y accouple sans se décupler. Deux anges arrivent à Sodome et Loth, qui habite un peu à l'extérieur de la ville, les accueille : je ne sais qui vous êtes, leur dit-il, mais n'allez pas tout de suite dans la ville. Loth n'est pas de Sodome : il n'est pas de ce monde où l'on a appris à se protéger de la vie et de l'amour, où l'on a bien appris à chuter toujours plus loin de Dieu, mais sans jamais toucher terre, sans jamais se faire mal, en ayant pris soin toujours de se protéger. Loth n'est pas de ce monde où l'on s'unit sans attraper la mort ni la vie, sans prendre le risque de l'enfant qui vient. Loth offre aux deux anges son hospitalité. Passez donc la nuit chez moi, leur dit-il. Mais les habitants de Sodome sortent de la ville : ces deux étrangers, venus vers Sodome mais arrêtés chez Loth, ils veulent en tirer un profit. Et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'enfer ? Dans l'un des camps, il y a Fénelon. Fénelon essayait de concilier l'amour chrétien de Dieu avec la doctrine de la prédestination des âmes (selon laquelle certains hommes sont toujours déjà sauvés, d'autres toujours déjà damnés). À l'étrange question, Fénelon répond donc : oui. Même si je sais de source sûre que Dieu, au moment du Jugement, me jetterait sans raison dans le feu qui ne s'éteint plus, je dois pouvoir L'aimer. Car aimer, dit Fénelon, c'est sans compter. Aimer, c'est d'abord, ou malgré tout. Dans l'autre camp, il y a Bossuet. À la question d'un amour qui se donnerait contre tout intérêt, il répond tout simplement que ce n'est pas possible, ni même souhaitable. Dieu, rappelle Bossuet, est amour. C'est donc participer à la nature même de Dieu que d'aimer. C'est être, tout le temps qu'on aime, déjà sauvé. Aussi ne peut-on aimer Dieu malgré son propre Salut, comme le voudrait Fénelon. Qu'on trouve son compte, et même son intérêt à aimer, dit somme toute Bossuet, cela n'a rien ni d'étonnant, ni de répugnant : nous sommes faits pour cela. Aimer, c'est couler de source.

Fénelon : aimer Dieu absolument, purement et violemment, contre soi ? Bossuet : ou bien l'aimer comme une pente ascendante naturelle, comme la rose fleurit, ne sachant rien faire de mieux et ne voulant rien faire d'autre ? Qui, de Fénelon ou Bossuet, avait raison ? Les deux, bien sûr, comme le mode mineur fait bien de n'être pas majeur, et réciproquement : voilà deux tonalités qui, si elles ne peuvent exister en même temps, ne s'excluent pas l'une l'autre. L'amour pur de Fénelon ressemble à ces femmes fidèles malgré l'opacité du désir de leur homme. C'est Billie Holiday, la chanteuse de jazz qui, à bout de voix, porte son morceau *Don't explain*. Chut, supplie-t-elle, n'explique pas où tu étais, ni ce que tu as fait ce soir, car maintenant tu es là, avec moi, cela seul importe, et si je t'aime, au fond, cela pourrait bien suffire, car tu sais ce que subit mon

amour et comme il est patient, alors, s'il te plaît, n'explique pas, joue seulement ce soir le jeu de mon amour pour toi et, concernant cette trace de rouge à lèvres, chante encore Billie Holiday, faisons ensemble mine de rien, ignorons-la, s'il te plaît.

Fénelon, c'est une spiritualité de midinette, un amour de fol-en-Christ. Comment ne pas fondre ? Bossuet, au contraire, c'est terrien, terrestre, c'est un vin de Bourgogne. C'est un sens aigu de Dieu, sans doute, mais avec ce bon sens qui sait, au bon moment, calmer de trop vives et de trop féminines ardeurs. L'incandescence, ça va bien cinq minutes. Les mystiques, qui comme les moustiques reviennent en été, quand la lumière brûle, cela donne à la théologie de vilains boutons. Bossuet a un sens pratique de Dieu : Dieu nous aime et nous trouvons plaisir à l'aimer, que demander de plus ?

Entre Fénelon et Bossuet, il ne faut pas trancher, car l'on amputerait l'amour, qui est, dans l'un brûlant, et dans l'autre content. Ce qu'il faut pour les réconcilier sans les confondre, c'est adopter le seul point de vue qui les éclaire tous deux : le point de vue de Dieu. Car ce n'est pas nous qui devons aimer Dieu au-delà de sa possible infidélité et de notre éventuelle damnation. C'est Dieu qui nous aime nous, malgré tout, malgré cette damnation que nous savons si bien nous donner tout seuls. Fénelon a raison, contre Bossuet, d'introduire la perspective folle de l'amour pur. Mais il se trompe en croyant que la responsabilité d'un tel amour reviendrait à l'homme seulement. L'amour pur, ce n'est pas une possibilité (Fénelon) ou une impossibilité (Bossuet) pour l'homme : c'est le fait de Dieu. C'est son fait réel, tangible. C'est l'événement de la Croix. C'est, sous chaque coup reçu lors de la Passion, le fait qu'Il ne les compta pas. C'est Dieu et non l'homme qui, les bras ouverts, dit au fils prodigue s'en revenant du bordel, comme Billie Holiday à son homme : « *Hush now, don't explain.* » Ce n'est

pas l'homme qui aime Dieu quoique Dieu puisse, dans son omnipotence, damner le juste : c'est Dieu qui invente une voie vers nous quoique, sans cesse, nous le damnions. Quand Jésus parle d'amour pur (« si on te frappe sur une joue, tends l'autre joue » ; « si on veut te prendre ta tunique, donne aussi ton manteau » ; « pardonne non pas sept fois, mais sept fois soixante-dix-sept fois... »), il ne dit pas ce qu'il faut faire, et s'il est possible ou non de le faire, il dit ce qu'il va faire pour ouvrir radicalement notre vie en lui offrant la sienne. Il dit ce qu'il fait, lors de la Passion.

L'homme croit toujours qu'il est le centre. Ainsi il n'accueille pas le don. Or la Querelle du pur amour ne se résout qu'en Dieu. Le pur amour, c'est un autre nom pour dire l'agir de Dieu.

Prodigalité de Dieu

D'accord, pourquoi pas, mais quel rapport, encore une fois, entre l'amour fou dont Dieu nous aime et la pornographie ?

C'est une histoire que Jésus lui-même raconte, et que nous venons d'évoquer : le fils cadet demande à son père sa part d'héritage. Le frère aîné reste auprès du père. Le jeune homme s'en va. Il dépense tout, dans des fêtes, pour des prostituées. Tout, jusqu'à n'être rien. Il revient épuisé, pauvre, sans le sou. Son père, au lieu de le renier, court à lui et, pour fêter son retour, réclame la plus belle des fêtes. Le frère aîné est jaloux. Et en effet : pourquoi donc le père agit-il ainsi ? Pourquoi ne donne-t-il pas en exemple le frère aîné, qui est resté là, près de son père, sage et obéissant ?

Mais d'abord : pourquoi Jésus raconte-t-il cette histoire ? Qui sont ces deux frères, l'un dépensier, l'autre jaloux du pardon que le père accorde sans compter ? Qui est le fils prodigue d'un père qui ne l'est pas moins, puisqu'il pardonne sans compter ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être sensible à cette image qui vient me tendre sa beauté pour m'emmener ailleurs ? Il y a en tout visage un festin possible. Il y a, à chaque seconde, mille baisers qui se perdent. Ne pas le voir, ce n'est pas être sage : c'est n'être pas vivant. Saint François d'Assise était à deux doigts d'être un libertin. Sainte Angèle de Foligno l'était carrément, franchement. Cette femme du XIII^e siècle aux mœurs fortement dissipées eut un jour 40 ans : là, elle n'en put plus de ne rien pouvoir contre les formes que prenait l'ardeur de son désir. Aussi raconte-t-on que, s'étant mise nue devant l'autel, elle supplia le Christ d'une voix forte : « Prends-moi ! » Depuis ce jour, et quoique sa conversion ait encore duré, sa vie quitta sa première dissolution et commença à s'unifier et à s'intensifier. Elle devint peu à peu non pas moins, mais plus qu'une libertine : une sainte. Un saint n'est pas un homme, ou une femme, et leur désir en moins. C'est au contraire un désir si fort qu'il perce vers l'adoration et l'action de grâce. « Prends-moi » : c'est la sentence par laquelle l'actrice pornographique invite son partenaire et l'œil voyeur du spectateur. C'est ici, plus radicalement, plus profondément, l'abandon de sa vie à Dieu qui saura en prendre soin. Un saint est un libertin qui est tombé amoureux une fois de plus, une fois de trop : qui est tombé aux mains du Dieu vivant. L'image qu'on tendait à son désir ne lui suffisait plus : déjà, il courait vers l'original. Si l'on savait, comme les saints, voir jusqu'au bout, si l'on savait comme eux goûter Dieu à travers ses dons, leur beauté nous ferait moins voraces, elle nous laisserait interdits. Ce n'est pas d'avoir trop vu les beautés d'une femme qu'on se laisse aller à la séduire malgré le lien qui nous unit à notre épouse : c'est au contraire de n'avoir pas assez vu la beauté d'une seule femme. Une vie ne suffirait pas pour accueillir le mystère d'un seul être. Le don de chaque visage rencontré,

l'histoire que renferment ses traits, sont si amples qu'il faudrait bien un paradis et son éternité pour commencer à en épuiser la largesse. Si l'on savait voir jusqu'au bout, on n'oserait toucher autrement qu'avec des yeux contemplateurs la beauté d'une seule femme. On ne pourrait ni ne voudrait en aimer plus d'une. Aussi jure-t-on à l'une d'elles la fidélité nécessaire pour en accueillir, un peu, le trésor. La fidélité a rapport à l'émerveillement : pendant notre court séjour sur terre, on ne peut honorer le miracle que d'un être à la fois. La fidélité, ce n'est pas la restriction de son désir à un seul être, c'est l'expansion de ce désir à tout son être.

Saint Philippe Néri vivait au XVI^e siècle. Ainsi qu'à Rome. Dans *Les ruines du ciel*, Christian Bobin écrit : « La France du XVII^e siècle se couvre de mystiques comme un sous-bois de primevères¹⁸. » On dira la même chose de l'Italie et de l'Espagne du XVI^e siècle qui ont porté, avec la France du cardinal de Bérulle et de Jean Eudes, la Réforme catholique : Philippe Néri, voisin d'Ignace de Loyola, contemporain de Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, était bien un mystique. Mais il était aussi très drôle : à tel homme qui lui confessait vouloir vaincre son orgueil en portant tous les jours un cilice, bien serré contre sa chair, il lui demande, s'il veut vraiment vaincre son orgueil, de le porter encore dix jours, non point pourtant sous la tunique, mais sur elle... L'orgueil tue, mais pas le ridicule !

Le saint avait parfois l'allure grotesque, la barbe rasée seulement sur une moitié du visage. Aussi pourrait-on croire que c'est pour faire le pitre qu'il célébrait la messe avec son chat sur les genoux. En réalité, c'était pour conjurer l'extase qui le prenait au moment de la consécration. On raconte qu'un jour, quand il contemplait l'hostie consacrée, il aurait eu le cœur si dilaté qu'une de ses côtes s'en serait brisée – lui faisant à jamais

comme une douleur de joie. Tous les Adam du monde ont cette côte brisée, d'où s'écoule un grand désir d'Ève. « Si tu savais le don de Dieu¹⁹ » : mais on ne peut le savoir, et heureusement, car on exploserait de joie. Ce don et son amplitude, on les pressent toutefois, et puisqu'on n'ose pas exploser de joie, du moins s'éclate-t-on : on croque dans la vie, on mord partout, comme un chien oublié dans une boucherie. La réponse à cette dilatation douloureuse du cœur prend alors la forme d'une débauche. À quatre pattes. Est-ce pourtant honorer la beauté du monde que de s'avilir devant lui ? Il faudrait faire plus et mieux : s'abaisser encore. Non pas à quatre pattes, mais à genoux, pour remercier. Non pas s'avilir, mais s'amenuiser :

Il est des moments où je comprends soudain, et où je ressens pour ainsi dire dans ma chair, comment les artistes créateurs peuvent s'adonner à la boisson, à la débauche, s'avilir, etc. Il faut à un artiste un caractère bien trempé pour ne pas se détraquer moralement. Pour ne pas tomber dans un abîme sans limites. Une tentation que je suis encore incapable de décrire, mais que je ressens parfois très fortement. Toute ma tendresse, l'intensité de mes émotions, la houle de ce lac, de cette mer, de cet océan de l'âme, je voudrais les déverser en cataracte dans un seul petit poème, mais je sens aussi que si j'en étais capable, je voudrais aussitôt après me précipiter dans un abîme, me soûler, etc.²⁰.

Ainsi parle Etty Hillesum. Qui, comme elle, a su la profondeur de ce qu'il est possible de connaître, de créer, d'embrasser, d'aimer, sent ce que l'infini a d'abyssal. La débauche, avant d'être une tentation, est une tentative d'action de grâce : l'image, renversée mais approchante, de l'hymne de louange. Et la réponse à cette tentation, ce n'est pas de refuser un amour si grand, ce n'est pas de faire sa demeure loin de lui, c'est de l'inviter à la patience :

Mue par quelle pulsion obscure ? Je la sens en moi ; dans mes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prière. Cet être, je n'ai pas à le corriger d'abord, mais à l'accueillir en son mystère. Voici ce qui advient avec le *Joueur de vielle* comme dans *Job raillé par sa femme*. Simone Weil, à propos de toute autre chose, note dans l'un de ses *Cahiers* cette pudeur du regard qui, tenant la distance, permet d'approcher le malheureux sans le dévisager ni le défigurer, et de lui rendre ainsi sa beauté : « Contempler le non-contemplable (le malheur d'autrui), sans fuir, comme le désirable sans approcher – c'est le beau¹⁰. » Ne pas juger, pour ne pas être soi-même pris dans la logique infernale du jugement.

C'est assurément le regard que le Christ pose sur les hommes qu'il rencontre : il voit tout, il sait tout, mais non de cette lumière qui suspecte, décrit, dévisage, accuse. Dans *Saint Joseph charpentier*, chacun se souvient du geste de l'enfant Jésus, qui atténue la lumière jaillissante de la bougie, en la masquant de sa main. Dans ce célèbre tableau de Georges de La Tour, l'enfant Jésus semble faire ce geste pour nous, afin que son vieux papa, vieil homme courbé à la barbe hirsute et au crâne dégarni, nous apparaisse comme Dieu le voit : non pas dans le plein midi de sa chair putrescible, non pas dans la surexposition d'une lumière abrupte, mais dans son ombre et sa clarté, dans l'humilité de son corps glorieux. Le visage de l'enfant qui, dans ce tableau, se tient auprès de Joseph est, quant à lui, tout en lumière. L'accent lumineux nous montre que c'est bien le Christ qu'on voit là, en son jeune âge. Mais cette lumière qui l'éclaire est douce, comme si Georges de La Tour nous donnait ce précieux enseignement : le Christ, en prenant chair, a tamisé l'incandescence de l'amour divin. Il est cette main d'enfant qui retient la lueur d'une flamme vivante en lui prêtant le teint rose de son innocente chair. Jésus, c'est Dieu fait homme, c'est Dieu enseveli en l'homme et qui révèle ainsi

quelle lumière il projette sur sa Création, quel regard, plein de patience et de bonté, il pose sur elle : non pas la blanche lumière qui accuse, mais le clair-obscur qui révèle. Dieu est lumière parfaite : l'incandescence de son être est si sûre d'elle-même que, sans se perdre, elle va jusqu'à s'atténuer, pour mieux se diffuser, pour mieux se partager. Dieu s'enfouit dans la chair de son Fils pour ne pas blesser notre regard. Il le fit pour nous sauver, pour nous détourner de toute lumière humaine qui, singeant l'incandescence divine, cherche à éblouir selon les lois mondaines, à violer l'intimité des êtres. Dieu s'enfouit dans la chair de son Fils comme il s'est d'abord enfoui dans celle de la plus humble de ses créatures : sa servante Marie. Le poète jésuite Gerard Manley Hopkins associait la Vierge Marie à la transparence bleutée de l'air. Dans le poème intitulé *La Vierge Marie comparée à l'air que nous respirons*, la mère de Dieu y est décrite non seulement comme un « air maternant le monde » mais comme ce « bain bleu » qui modèle et modère « le feu » de l'Ancien Dieu :

Sa gloire nue aveuglerait,
Gagnerait moins l'esprit de l'homme,
Si par Marie elle n'était faite pour nous
Plus douce.
Douce, mais non point plus faible ou plus obscure
Car la main de Marie voile Son éclat
Seulement pour ne pas blesser nos yeux¹¹.

La correspondance avec le geste de l'enfant Jésus qu'on voit dans *Saint Joseph charpentier* est frappante : Jésus enfant, voilant la flamme que Georges de La Tour a peinte vivante et flamboyante, alors que sa source est une simple bougie, répète donc le geste de sa mère, qui a consenti à envelopper de sa chair la divine lumière. Mais à l'inverse, la divine lumière a consenti à

se vider de son écarlate blancheur. Elle s'est faite prévenante pour ceux qu'elle éclaire, patiente et pleine de retenue. Tel est son grain. Si le grain de la lumière ne meurt, il ne porte pas son fruit : Dieu s'atténue afin que nous puissions être. C'est par ce moyen, détourné, qu'il révèle l'incandescence de son amour. Sa lumière, qui est un feu ardent, se fait bain nourricier, lieu de croissance pour toute créature.

C'est donc par une mauvaise imitation de la gloire de Dieu que l'homme reproduit, par ses propres forces, l'incandescence. La lumière de la pornographie brille d'un grain qui ne veut pas mourir, qui fièrement exhibe ce qu'il a mis au jour, ce dont il a violé l'intimité. Chose frappante, les premier et dernier grands maîtres du clair-obscur ont tous deux dénoncé cette substitution malheureuse de la lumière violeuse à la lumière voilée à laquelle Dieu consent pour se révéler : ce que le Caravage peint dans *L'incrédulité de saint Thomas*, ce geste qui veut voir sans tact, et du coup ne voit rien, Rembrandt le saisit dans *La leçon d'anatomie du docteur Tulp*. Ce célèbre tableau présente un groupe de savants autour d'un cadavre dont la pâleur se reflète en réalité sur le visage de ces mêmes savants. Autre chose remarquable : chacun de ces hommes regarde en un sens opposé, comme si Rembrandt voulait montrer le malentendu qu'il y a à percer ainsi, par l'anatomie, le mystère de la vie. Ce mystère n'est pas sous le scalpel, pas plus que le mystère de l'union charnelle ne se trouve dans la pornographie. Un tel mystère est honoré par le pinceau de celui dont le geste de peindre est aussi de gratitude et d'oraison.

Sens de l'invisible

L'amour est le sens de l'invisible, mais non pas en ce qu'il verrait l'invisible au-delà du visible. L'invisible que l'amour met

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je fais fuir mon bonheur de ne pas savoir le recevoir de Toi.
J'ai les mains vides d'avoir voulu prendre.
Que ces mains soient, comme les tiennes,
Transpercées,
Afin que ce qu'elles saisissent,
Elles l'abandonnent aussi
Et le laissent vivre
Bien au-delà d'elles-mêmes.

Seigneur,
Rends-moi chaste.

Encore un mot...

CE livre aurait dû être, au départ, le fruit d'une collaboration avec le dessinateur Robin.

Le thème de la pornographie me tenait à cœur depuis longtemps, mais y aller de biais, sans tomber dans l'indignation morale, à travers le travail graphique d'un artiste, me plaisait. De Robin, j'avais beaucoup aimé *Les larmes d'Esther*¹ : le trait du dessin, suggéré, enlevé, m'apparaissait à l'antipode de ces images qui tiennent captifs. Les personnages, ainsi posés sur le papier, coïncidaient avec l'itinéraire de libération dont l'ouvrage nous offre le récit. Il y a dans cet ouvrage quelque chose de l'Esprit léger, qui souffle et qui, silencieusement, libère, au plus loin des ânonnements pornographiques comme des soupirs d'indignation.

J'ai donc écrit un projet. En quelques nuits, il y a plus d'un an, quelques pages. À leur lecture, Robin n'a pas jugé opportun de poursuivre : mon texte, disait-il en somme, se tenait par lui-même. Il avait déjà commencé à avancer. Il marchait tout seul vers son accomplissement. Et puis il contenait assez d'images pour qu'il ne fût pas nécessaire d'en ajouter. C'était, en même temps qu'un renoncement au projet de départ, une invitation à poursuivre. Ce que j'ai fait.

Or, au commencement de notre éventuelle collaboration, Emmanuelle Rémond-Dalyac, qui en avait eu l'idée, m'avait fait parvenir un des nus de Robin. La pornographie appuie, insiste, montre du doigt. La nudité qu'elle exhibe est couverte d'un manteau d'arrogance : c'est vous qui êtes nu face à elle, désarmé, yeux baissés ou yeux blessés. Le nu de Robin relevait au contraire de l'esquisse. Il croquait la rencontre amoureuse. Il

croquait sans dévorer : rencontrer l'autre, dans cette prière qui est une patience, c'est précisément consentir à n'avoir de lui, d'abord, qu'une esquisse. D'abord, et finalement : quand on aime, on ne dessine pas à gros traits. Quand on pense à l'aimé, c'est sans le figer dans l'image qu'on s'en est un jour fait : c'est laisser, entre les traits de son caractère, assez d'espace pour se laisser surprendre et écrire avec lui une histoire étonnante. Il n'y a pas de caricature amoureuse, il n'y a qu'une ébauche, sans cesse précisée, mais sans cesse renoncée.

C'est gracieusement que Robin m'a offert l'exquise esquisse en couverture de ce livre. Qu'il en soit remercié, ainsi qu'Emmanuelle Rémond-Dalyac, à l'initiative de ce projet, l'équipe des Éditions Salvator, qui l'a soutenu et Véronique Maas pour sa relecture.

1. Bayard, Paris, 2016.

TABLE

Un seul mot...

Première partie

Le regard perdu

Deuxième partie

Le piège et son plus bel appât

Troisième partie

Apprendre à regarder. Réapprendre à garder

Conclusion

Ubi cadis, ibi oras

Encore un mot...